

Ricoche

J'attends. Avec des gens dans un wagon, qui attendent, là juste à côté, sans vraiment être là, juste à côté. En fait je ne les regarde pas. La rame s'agite au rythme du chemin souterrain, métropolitain. Ma tête accolée à la vitre souillée de poussières, de taches hasardeuses et visqueuses, d'inscriptions improvisées, malhabiles et délébiles ; ma tête s'accommode du métro, braillard sur ses sales rails. Un peu trop secoué par moments, je m'en contrarie quelques instants, m'en accoutume pourtant, et retombe dans les combles de mon monde intérieur. Les yeux égarés, je ne vois rien. J'attends.

C'est bientôt mon arrêt. Les gens pullulent, circulent et gesticulent, avancent et reculent, se bousculent, sans arrêt, sans regarder, sans considérer ni l'un, ni l'autre, ni personne. Une voix pré-enregistrée, éraillée, m'indique : prochain arrêt – Rond-Point du Prado.

Il faut que je me lève de mon siège pour ouvrir la porte et partir. Alors j'émerge, à la peine. Mon corps las, désarticulé, se remet en marche. J'ajuste ma doudoune au col, me lève et délivre un laborieux soupir. Je prends les escaliers montants, les jambes lourdes et la tête brinquebalante, entouré d'hommes, de femmes, de gosses, d'ouvriers, de banquiers, d'auxiliaires de santé, de vendeurs de tapis, de marabouts, de traders américains ; que sais-je.

Après bien une heure de trajet à ramollir la plus enthousiaste des âmes, j'arrive à la surface, brouhaha urbain, miasmes du caniveau en bouche et gazole surchauffé au nez. Je lambine en ville le pas désaxé : une éternelle avenue me fait face avec, en point de fuite, un imposant David marbré, garde-fou du ressac méditerranéen. La mer au bout de l'allée revêt un rôle particulier. Elle est le dernier ponton vers l'horizon, la frontière des mondes. Nul besoin de comprendre en quoi ce lieu détonne parmi tant d'autres : cet endroit se tient là juste pour moi. C'est tout.

Alors j'emprunte le vieux boulevard pavoisé d'arbres et plastiques voltigeurs, en plein numéro à sensation, le cortège de voitures défile en cadence, mené à la baguette par les sévères feux tricolores : une fanfare un peu dure que j'entends sans entendre sur le bas-côté jonché de feuilles miteuses, de chewing-gums écrabouillés, de mégots frais encore fumants. Je foule le bitume avec indifférence.

Dans le même temps, un pressentiment curieux me traverse...

J'ai atteint David. Derrière lui le ciel tardif d'hiver essuie son visage larmoyant, emmitoufflé de nuages engorgés devenus tranquilles, irradié par un soleil encore diurne,

prenant congé : le ciel se détend. Je traverse la plage dans toute sa largeur, d'abord herbeuse et gravillonneuse. Mon petit chez moi se trouve au-delà, où sables et galets s'amoncellent, vont et viennent, apparaissent pour disparaître.

Voilà, j'y suis.

Tanqué en bordure de monde, je lance quelques caillasses, machinal. Je les observe percuter la surface de l'écume houleuse, les laissent m'éclabousser. Les gouttelettes catalysent la mielleuse lumière du soir, les vagues déferlent, précieuses sur la digue rocailleuse, un goéland fend nonchalamment l'air marin ; les passants.

Je les vois, là juste à côté, à quelques pas d'ici. J'interromps mes tirs mollassons pour contempler ces âmes vagabondes qui virevoltent pieds nus sur l'herbe, le béton sablonneux, l'air libre. Un père et son fils main dans la main guidant un cerf-volant soufflé par une chuchotante brise, une femme et son Cavalier King Charles en pleine course effrénée contre le vent, contre la vie ; que sais-je. La clameur d'une bande d'amis bienheureux en pleine partie de volleyball haletante, s'échangeant de volubiles lazzis de belle mauvaise foi, tout en s'esclaffant gaiement. Il y a aussi ces amants posés ici sur le quai abandonné, blottis l'un contre l'autre, comme deux billets-doux, purs, les yeux harponnés quelque part, hors des hommes.

Hors de moi. Je me surprends à désirer que ma vie fût autrement, comme la leur pleine d'innocences, de réjouissances communes, de plaisirs ridicules. Toutes leurs sensations se figent, me parviennent et me fustigent. Mon cœur pleure les époques révolues, l'avenir de tous ces gens stupides mais repus de quiétude, qui ne viendra jamais.

Soudain, je saisis une pierre à mes pieds et la catapulte en jurant, catastrophé de ma propre médiocrité, le visage tracé par l'amertume. Ma vie défile sans moi, je languis ici à m'affamer sur mon existence passable. J'aurais aimé un destin plus manichéen, tempétueux, escarpé, avec des compagnons de route, aimables, imbuables, de vilaines teignes ou de saints puritains, espiègles, placides, que l'on a désir de rosser de châtier d'embrasser, d'adorer joyeusement !

Le fiel d'une folle platitude macère dans mes entrailles délétères, macère et consolide au mieux ce ramassis d'émotions que je traîne éreinté, déconfit, incapable.

Ma lâcheté m'a perdu.

Assailli de toutes parts, je succombe et m'avachis sur le sable couvert de varech, échoué là sur la rive, baignant dans une fruste agonie. Le ciel décline. Par ennui, je me tortille au sol pour mater les alentours, en quête de rien. Quelle n'est pas ma surprise

quand je vois cet homme, piteux, caché dans un buisson si peu commode, un bordel innommable, boîtes de conserves, guenilles étendues sur les rares modestes branches, recroquevillé, tremblotant peut-être sanglotant, enveloppé d'un linge un drap même : un linceul de fortune, boueux, indigne ! Et son visage...

Je lui ai donné ma veste. Il n'a même pas perçu ma présence. À quoi bon ouvrir les yeux, personne ne prendra cette peine à son égard.

Dans un élan interdit, je ramasse deux pierres : l'une plate, l'autre « difforme ».

Je les lance séparément. L'une ricoche multiples fois et sombre...

L'autre retombe, scinde l'eau et sombre...

Ma pierre poursuit sa course, parfaitement conçue pour fuser mollement vers sa fin.

Sa pierre, abîmée par une providence escroqueuse frappant à coup de malheurs, freine au vent, croule et coule sous le poids des meurtrissures. Elle meurt, disparue prématurée.

Tout à coup, je sens le vague remue-ménage de tout à l'heure s'épandre et s'emparer de moi.

Bon dieu. Mais que valent donc ces sourires béats, que valent donc ces envolées bien amicales, cette complaisance pour le plaisir futile, ces concupiscentes passades qui rendent aveugle au monde, à cet homme qui croupit seul et crève inconnu, ces confrères et consœurs par-delà nos consciences, écrasés par les frauduleuses déterminations du destin, condamnés à être nés ici ou là, en proie aux tyrans, en marge des mœurs bien-pensantes ; ils rampent à force de bras fracassés par la déraison collective, la crétinerie de l'individuel, le silence massacreur.

De quel droit continuons-nous à exister bien aises de vanités avilissantes au beau milieu d'un désert humain parsemé de carcasses sanguinolentes ?

Nous ne sommes que de vulgaires galets, jetés tantôt véhéments tantôt pitoyables à rebondir face aux aléas d'un océan tantôt clément tantôt impitoyable qui épargne tout et rien à la fois. Que nous côtoyions les crasseuses rigoles ou les fleuves cristallins, nous sommes voués à la noyade, devenant chacun notre tour pierres ornementales des fonds marins...

Mais cette pierre qui s'apprête à trépasser, Wadden, reprends-la : refuse le banc de spectateur, accours, ôte tes manières qui t'alourdissent, va, plonge et nage retrouver ta vie déchue, empoigne-la et avance, relance-la, saisis-la, plonge encore, remonte-la de force et jette-toi jusqu'à t'époumoner et périr avec elle. Ta niaise misère n'a pas le droit de s'imposer en fin nécessaire.



Le gouvernail de ta petite poupe toute pouilleuse n'a qu'un seul capitaine.

Et cet homme qui ne sait plus nager : je n'ai qu'à le prendre avec moi.

Il y a bien assez de place pour deux pierres dans une seule main, et bien assez de mains pour toute l'humanité.

Ricoche.

Alexandre ALLEMAND